

L'ESPRIT

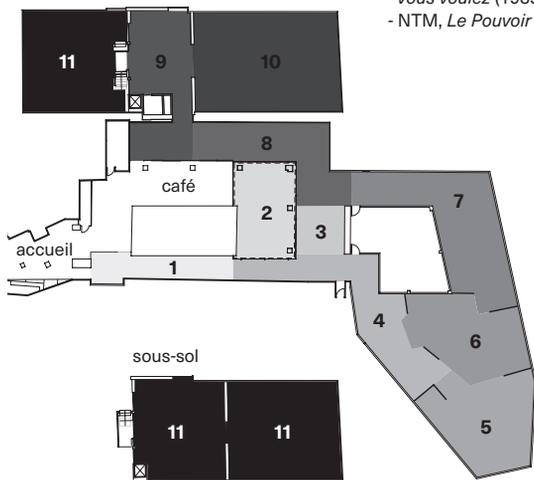
FRANÇAIS

**Contre-cultures
1969-1989**

- 1 CHRONOLOGIE ET BANDE SON*
- 2 LE PATIO: JEAN-JACQUES LEBEL
- 3 LA MAÎTRESSE M'A DIT
- 4 FEU À VOLONTÉ
- 5 INTERDIT / TOLÉRÉ
- 6 LE BON SEXE ILLUSTRÉ
- 7 SORDIDE SENTIMENTAL
- 8 DANSER SUR LES DÉCOMBRES
- 9 PARALLÈLES & DIAGONALES
- 10 BUFFET FROID
- 11 VIOLENCES INTÉRIEURES

*BANDE SON

- Renaud
Hexagone (1975)
- Serge Gainsbourg
Aux armes, et cætera (1979)
- Trust, *Antisocial* (1980)
- Elli et Jacno
L'Age atomique (1980)
- Métal Urbain
Anarchie au Palace (1981)
- Marie France
Je ne me quitterai jamais (1982)
- Taxi Girl, *Paris* (1984)
- Bérurier Noir
Porcherie (1985)
- Alain Souchon
C'est comme vous voulez (1985)
- NTM, *Le Pouvoir* (1990)



L'ESPRIT FRANÇAIS

Contre-cultures 1969-1989

Commissaires : Guillaume Désanges et François Piron

Avec l'exposition *L'esprit français*, la maison rouge s'aventure dans un territoire qu'elle fréquente peu habituellement : celui du champ historique, social, politique, militant, celui de l'histoire des idées, plutôt que de l'esthétique – même si de nombreuses œuvres ponctuent un parcours constitué essentiellement d'archives, de livres, photographies, tracts, revues, et documents audiovisuels d'époque.

La proposition de François Piron et Guillaume Désanges s'inscrit dans un moment clé de notre actualité, avec l'horizon des élections présidentielles du mois de mai qui rend d'autant plus importante la question nationale. Alors que le sujet français est souvent tabou dans le champ de l'art, cette exposition invite à une tentative de définition de « l'esprit français ». Considérant que c'est dans les marges que la France produit ce qu'elle a de meilleur, les commissaires se sont penchés sur les contre-cultures, c'est-à-dire les mouvements culturels populaires, alternatifs, contestataires qui remettent en question les valeurs véhiculées par la culture officielle.

Au sortir des années 1960 et jusqu'à la fin des années 1980, une génération est marquée par la « pensée 68 », qui mêle toutes les libérations politiques, sociétales, esthétiques et de modes de vie, sur fond de crise sociale et économique grandissante. Investissant le cinéma, le rock, la bande dessinée, la télévision, le graphisme, cette génération y impulse un esprit particulier, mélange d'idéalisme et de nihilisme, d'humour caustique et d'érotisme, de noirceur et d'hédonisme. Un esprit français crânement subversif, insolent et prétentieux, qui affiche son insatisfaction chronique via le

pamphlet destructeur plutôt que par le manifeste, et oppose la posture ironique au bon goût.

Cet esprit français anime une nébuleuse de personnalités, de postures minoritaires et dissidentes, qui se croisent et tissent des liens dans les années 1970-1980, permettant d'unir deux décennies sur lesquelles on commence timidement à se pencher et qui sont rarement traitées ensemble.

Du joyeux sabotage de l'identité nationale aux libérations sexuelles, des contre-éducations aux soirées du Palace, de la figuration narrative à la violence punk, cette exposition dessine une cartographie subjective de l'après Mai 68 à la fin des idéologies qu'incarne la chute du mur de Berlin.

Il importe moins de décider si cet esprit, critique et individualiste, relève de l'invention de concept ou s'il préexiste à ce projet, que de regarder ce qu'il produit en tant qu'hypothèse pour réveiller les consciences et les désirs aujourd'hui.

1 — CHRONOLOGIE ET BANDE SON

Une chronologie subjective ouvre le parcours ; les commissaires y égrènent quelques-uns des événements sociaux, politiques, culturels, artistiques de la décennie 1969-1989 qui ont marqué l'histoire des contre-cultures en France, sur fond de bande-son d'époque.

2 — LE PATIO

Pendant les événements de Mai 68, les slogans libertaires envahissent les rues ; dans les années qui suivent, sous la pression d'une répression policière de plus en plus forte et violente, ils se déplacent dans les sous-sols plus discrets du métro. Pendant l'hiver 1968 et le printemps 1969, l'artiste, poète et activiste Jean-Jacques Lebel photographie dans le métro parisien des graffitis, détournements de publicité qui

répondent à son idée d'un art s'inscrivant « dans la vie » et s'adressant directement à tous pour délivrer une critique idéologique » et un appel à la « jouissance créatrice par tous ».

Publiés sous forme de dépliants dans *L'Internationale Hallucinex*, « une revue tract à détruire », éditée par Le Soleil noir en 1970, ces graffitis retrouvent leur dimension originale dans cette installation spécialement conçue pour l'exposition.

3 — LA MAÎTRESSE N'AIME PAS...

Dans les années 1970-1980 s'opère un renversement : la bande dessinée entre dans l'âge adulte et cesse d'être un domaine réservé aux enfants, tandis que l'enfance constitue un refuge pour les adultes. De fait, de nombreux acteurs de la contre-culture font des allers-retours entre les productions pour adultes et celles pour enfants. Pierre Desproges collabore à *Charlie Hebdo* avant de faire les chroniques absurdes de *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* ; Roland Topor est connu pour sa série télévisée pour enfants *Téléchat*, tout autant que pour ses illustrations satiriques ou son adaptation cinématographique de la vie du marquis de Sade (*Marquis*, présenté plus loin) ; le professeur Choron, cofondateur de *Hara Kiri* et *Charlie Hebdo* lance *Grodada*, un mensuel illustré pour enfants et Alain Le Saux, directeur artistique des éditions Champ Libre exerce son impertinence et son ironie dans l'illustration jeunesse à partir des années 1980, dans des albums où les enfants tentent d'éduquer leurs parents. Les illustrations, dessins animés, émissions, albums, jeux de société... rassemblés dans cet espace possèdent plusieurs niveaux de lecture : humoristiques, satiriques, absurdes, décalés, ils peuvent être appréciés par les adultes autant que leurs enfants.

4 — FEU A VOLONTÉ

En France, la liberté « chérie » est une valeur dont les contre-cultures tentent sans cesse d'éprouver les limites : il s'agit moins de construire des luttes pour atteindre un horizon de liberté, que d'exercer cette liberté, tout de suite, et totalement. Cette idée s'actualise dans un esprit de provocation et de destruction des symboles politiques, institutionnels et religieux de la société. Une contestation jamais rassasiée, qui pratique une sorte de « fonction critique » auto-suffisante davantage qu'elle ne tente de construire une alternative aux modèles existants. Ce « mauvais esprit », insolent, défie les censures et ne s'épargne pas lui-même dans sa fièvre critique.

De Serge Gainsbourg reprenant *La Marseillaise* en reggae jusqu'aux féministes déposant une gerbe de fleurs sous l'Arc de Triomphe en hommage à la femme du soldat inconnu, des couvertures de *Hara Kiri* aux manifestations des artistes contre l'« exposition Pompidou » de 1972, c'est le plaisir de défier les symboles du pouvoir qui s'exprime : le politique, l'armée, l'Église sont des repoussoirs autant que des supports sur lesquels vient s'ancrer l'esprit critique. Cette ironie, à la fois mordante et désespérée contre tous les ordres et les pouvoirs, fussent-ils progressistes, crée des figures de contestation fondamentalement individualistes. C'est la position du tireur de côté, qui doit prendre de la distance pour viser ce qu'il y a de plus immédiat, donnant l'impression que l'ennemi est par principe celui qui est le plus proche. Ces anti-héros protestataires, *outsiders* de leur propre camp, doivent inventer leur forme. Car, que ce soit dans la pensée ou dans l'action, dans l'art ou dans le politique, l'esprit critique est aussi une attitude et ne s'avance que stylisé.

5 — INTERDIT / TOLÉRÉ

On doit aux mouvements d'émancipation de l'après-68 une prise de conscience accrue des phénomènes de domination et des rapports de pouvoir au sein des institutions, dans l'espace social et privé. La mise au jour des mécanismes de l'aliénation liée au travail et à la famille s'étend désormais à toutes les institutions : l'école, les prisons, les asiles. La clinique de La Borde est, par sa mise en application de la psychothérapie institutionnelle, l'épicentre d'une réflexion sur l'institution « à soigner ». Dans ce contexte, l'école est particulièrement prise à partie, et de nombreuses réflexions sur, et surtout contre, la pédagogie sont publiées. De Fernand Oury dénonçant l'« école-caserne » à Jules Celma consignnant son *Journal d'un éducateur*, de nombreux ouvrages font le constat de la répression de l'enfant au sein de l'école et de sa nécessaire émancipation. La critique de l'« école qui pue », titre d'un numéro d'*Actuel* (1973), est au cœur des contestations libertaires et s'accompagne d'une redéfinition de l'enfant comme sujet pensant. La question de l'expression du désir et des fantasmes par l'enfant est posée, de même que celle de la majorité sexuelle, que l'affaire Gabrielle Russier transforme en sujet de débat public. La coopérative des Malassis y consacre un cycle de peintures, retraçant cette histoire tragique en images.

L'enfance est un refuge dans un monde désillusionné et pour une contre-culture saturée de politique : ceci explique notamment pourquoi de nombreux artistes contestataires et auteurs des années 1970, comme le dessinateur Alain Le Saux, vont se dédier à l'illustration pour enfants à partir des années 1980, comme territoire protégé où peut s'exercer une plus douce subversion des conventions et des genres.

6 — LE BON SEXE ILLUSTRÉ

Pendant quelques années fécondes au début des années 1970, les mouvements de libération sexuelle seront le creuset d'affinités politiques et esthétiques particulières. Héritant du couplage « libertaire et marxiste » de 68, ces mouvements cherchent à brancher directement le corps sur la question sociale. Sexualité, désir et politique sont les mots d'ordre d'un nouvel éthos qui, à partir des questions homosexuelle et féministe, conteste les fondements patriarcaux de la société et le modèle traditionnel de la famille. Ce sont initialement les militantes réunies autour du mouvement de libération des femmes qui accueillent les homosexuel.le.s au nom d'une lutte commune contre le machisme. En 1971 naît le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (auquel participe notamment Guy Hocquenghem) et peu de temps après sa dissidence lesbienne, Les Gouines rouges, non mixte pour cause de phallocratie à l'intérieur même du FHAR. Le mouvement est accueilli dans le journal *Tout!*, puis publie ses propres titres comme *Le Fléau social* et *Antinorm*.

En France, pays paradoxal, l'égalité s'érige en principe, mais de façade, et est défendue par une société qui s'avère des plus conservatrices. Mettre les corps au cœur de la révolte, c'est aborder la question du désir en éclairant aussi ses zones troubles, ses inversions de genres, et ses points limites. Contre tout et tout contre, c'est une véritable sensualité de la pensée qui est à l'épreuve ici, intègre et rigoureuse jusque dans ses contradictions.

7 — SORDIDE SENTIMENTAL

La bataille judiciaire qui, dans les années 1950, a suivi la publication des œuvres complètes du marquis de Sade, a marqué

les esprits et permis que Sade prenne, dans les cultures contestataires des décennies qui vont suivre, une place centrale après avoir été un point aveugle. Nombreux sont ceux qui prennent Sade « au sérieux », font de lui un contremodèle, archétype de l'individualisme antisocial et antihumaniste, un « anti-philosophe » des Lumières, éclairant comme un soleil froid la barbarie des temps modernes. C'est surtout l'athéisme radical de Sade, le branchement qu'il opère entre le corps et l'esprit, sa problématisation de la notion de liberté infinie, et surtout sa dénonciation de l'hypocrisie aux sources mêmes des lois et de la société, qui le mettent au cœur de l'élan critique des années 1970. On retrouve son esprit dans des revendications transgressives qui prônent non pas l'expression d'un droit à exister dans la société, mais l'exigence de la destruction de ses normes pour vivre. Cette articulation entre cruauté et jubilation se retrouve dans des pratiques artistiques singulières, à rebours des tendances de leur époque, comme dans les peintures joyeusement érotiques et anticléricales de Clovis Trouille, dans les fantaisies onanistes de Pierre Molinier, ou les dessins obsessionnels de Pierre Klossowski. De manière moins directe, on pourrait déceler ses marques dans la violence matérielle de Daniel Pommereulle, les œuvres d'ORLAN autour de la figure de la Madone, voire dans les catalogues de perversions morbides des dessins de Philippe Bailly (T5dur) ou la pratique radicale et désespérée de Jean-Louis Costes. À l'heure de la récupération pacifiée de l'iconographie révolutionnaire dans les célébrations du Bicentenaire en 1989, Sade restera l'irrécupérable, le « bloc d'abîme » décrit par Annie Le Brun, rempart contre l'absorption des derniers reliquats d'un esprit de subversion hérité de Mai 68.

8 — DANSER SUR LES DÉCOMBRES

Au milieu des années 1970, alors que la crise économique et le chômage de masse ont rendu caducs quelques-uns des slogans clés de Mai 68, un renversement d'humeur se dessine. Il marque la fin d'une exigence idéaliste au profit d'une double posture : nihilisme proclamé et désespoir festif. Assumant une forme de dépolitisation plus insolente que joyeuse, une jeunesse éclairée va quitter les tables rondes pour les *dance-floors*. Paris brûle-t-il encore ? Oui, de feux et de paillettes, des soirées décadentes du Palace à celles de la Main Bleue, du baroque kitsch des branchés aux vidéoclips et publicités scintillantes. Parions que la France, dont l'influence décline depuis le début du xx^e siècle, va trouver dans ce début de crise le contexte de choix pour lustrer son ironie pince-sans-rire, désespérée, tout en revendiquant le plaisir immédiat. Un mélange d'esprit superficiel mais noir, raffiné dans la futilité et jusqu'au-boutiste dans les plaisirs. Dans le même temps, l'*underground* et le *mainstream* se branchent l'un sur l'autre, créant des icônes qui traversent ces frontières avec jubilation (Marie France, Alain Pacadis, Pierre et Gilles, entre autres). Cette démocratie festive, encouragée par le pouvoir socialiste après 1981, va s'achever en apothéose célébrative en 1989 avec le bicentenaire de la Révolution française, dont le contenu politique est noyé dans le décor. Mais la crise économique et l'épidémie du sida avaient déjà eu raison de cette euphorie passagère, plongeant la génération entière de ces lucides noctambules dans la tragédie.

9 — PARALLÈLES & DIAGONALES

L'« échec », à un strict niveau politique, de Mai 68 déplace les aspirations des contre-cultures : il ne s'agit plus tant de s'attaquer au système que de s'en extraire, et de rechercher des

économies et des modes d'existence alternatifs. Ces pratiques du *Do it Yourself* se déclinent dans la pléthore sans précédent de publications dans chaque sphère de la société : lycéen.ne.s, étudiant.e.s, immigré.e.s, taulard.e.s, objecteurs de conscience, médecins, psychiatres, patient.e.s, artistes, femmes, homosexuel.le.s se constituent en réseaux et écrivent, impriment, agrafent, expédient, échangent des feuilles souvent artisanales, avec un irrépissable désir d'expression et de partage.

La particularité de cette presse dite « libre » ou *underground* est qu'elle ne se referme pas sur un secteur de compétence, mélangeant volontiers le politique avec l'art, la poésie, l'écologie, l'éducation, la sexualité, etc. De fait, alors que la plupart des tracts de 1968 avaient encore la raideur de comptes rendus d'assemblées générales dactylographiés, la presse des années 1970, s'inspirant de la *free press* américaine, introduit couleurs, illustrations et déstructure les maquettes. Ces productions se concentrent dans des lieux parallèles de diffusion, librairies, boutiques, réseaux postaux, squats, qui peuvent paradoxalement être très centraux : c'est le cas du trou des Halles, dent creuse au cœur de Paris et foyer contre-culturel dans les années 1970 avant sa transformation en galerie commerciale.

10 — BUFFET FROID

La politique de logement social des années 1960, celle des villes nouvelles, ainsi que les projets plus expérimentaux, comme ceux de l'architecte Émile Aillaud à Grigny (La Grande Borne, achevée en 1971), ont redessiné le paysage français. Mais cette banlieue « moderne », qui a accompagné l'essor industriel, va progressivement passer, au cours de la décennie 1970, de l'espoir à la menace, de l'utopie à la dystopie,

11 — VIOLENCES INTÉRIEURES

créant une image glauque qui suit l'humeur générale du pays. Elle va nourrir un imaginaire que vont s'approprier les cultures alternatives et certaines formes picturales : une perception apocalyptique d'espaces déshumanisés où l'ennui et l'isolement sont générés par l'urbanisme et l'architecture, sur fond de peur, de crise et de répression. De manière allégorique, une esthétique postmoderne de la grisaille, de l'enfermement et de l'aliénation se retrouve dans les peintures de Gilles Aillaud (le fils d'Émile), de Jacques Monory ou de Peter Klasen, qui déplacent les engagements contestataires de la figuration narrative vers un minimalisme *no future*, cruel et glacial.

De fait, la violence se propage : tandis que certains ex-maoïstes libertaires se radicalisent et que bavures policières, assassinats et règlements de comptes se multiplient, un sentiment « anti-flic » se propage dans l'imaginaire collectif. Au point que Jacques Mesrine, ennemi public numéro 1, est la personnalité préférée des Français selon un sondage en 1978. Son combat pour l'abolition des quartiers de haute sécurité (QHS), ainsi que les nombreuses grèves et mutineries qui agitent les prisons au début des années 1970, relayées par le Groupe d'Information sur les Prisons mettent au jour l'intolérable des conditions de détention en France.

Michel Journiac, quant à lui, propose avec *Piège pour une exécution capitale* (1971), un manifeste glaçant contre la peine de mort. Ce n'est qu'en 1981 que les QHS et la peine de mort seront abolis par les lois Badinter.

« La France a peur », donc, comme le déclarait un journaliste à la télévision, mais elle est surtout échauffée. Désillusion et haine de soi contribuent à une ambiance tendue qui va voir la jeunesse passer à grande vitesse de la non-violence hippie à l'agressivité punk.

Dans une commande spécialement réalisée pour l'exposition, Kiki Picasso, membre du groupe des Bazooka, revient sur des événements marquants de l'actualité française de ces vingt-et-une années, qu'il réactualise dans des collages picturaux monumentaux. Entre 1969 et 1989, on observe un déplacement centripète des scènes de la violence. D'extérieures (les guerres d'indépendance des années 1950 et 1960), elles deviennent prioritairement intérieures. D'abord du sommet vers la base lorsque, dans la foulée des événements de Mai 68, se durcit la répression des mouvements de contestation politique, puis du bas vers le haut lorsque, au tournant des années 1980, la violence légale n'est plus seulement dénoncée, mais plus largement exercée en représailles. La rupture idéologique créée par ce nouvel esprit, plus punk que contestataire, est le signe d'un épuisement de la voie diplomatique dans les contre-cultures. On ne discourt plus, on contre-attaque. La fascination ambiante pour des motifs de la violence au sens large (baston, prison, terrorisme, pornographie crue, psychiatrie) va être notamment relayée par un mouvement graphique foisonnant, initié par les groupes Bazooka et Elles sont de sortie, dont les graphzines renouvellent la bande dessinée, qui passe à l'âge adulte avec rage. Leurs provocations visuelles tournent radicalement le dos à l'agenda politique plus idéaliste de leurs aînés. Formellement, elles renvoient délibérément aux esthétiques du totalitarisme et de la publicité, dans une sorte de mimétisme critique. Ce type de gravité potache inspire, au cours des années 1980, une vague « alternative » du punk français, intense et fiévreuse, dont Bérurier Noir sera le fer de lance, embrasant la jeunesse autour d'hymnes à la noirceur du monde, avec tranchant et intelligence. C'est le *Conte cruel de la jeunesse* des Bérus qui

constitue la bande sonore de l'installation de Claude Lévêque, conçue en 1987 et réalisée pour la première fois pour cette exposition. Une scène de lendemain, un regard dégrisé sur une sacrée fête...

Rencontres autour de l'exposition

Judi 2 mars : Thibaud Croisy autour de Copi

Judi 16 mars : Raymonde Arcier, Cathy Bernheim et Geneviève Fraisse

Judi 27 avril : Jean-Louis Costes

Judi 11 mai : Gérard Guégan

Toute la programmation sur lamaisonrouge.org

Partenariats

Téléchargez gratuitement l'application de l'exposition conçue par l'Ina : *L'esprit français*, disponible sur l'App Store et Google Play.

Billet jumelé avec la BnF

Un billet coupe-file, au tarif réduit de 14 €, est en vente aux caisses de La maison rouge et de la Bibliothèque nationale de France, pour l'entrée des expositions *L'esprit français, Contre-cultures 1969-1989* à La maison rouge et *Le Monde selon Topor* à la BnF (du 28 mars au 16 juillet 2017, site François-Mitterrand, Paris 13^e).

Exposition dans le cadre du Mois de la Photo du Grand Paris, avril 2017.

Exposition en partenariat avec l'INA avec le soutien de l'Adagp



© photo: Jorge Damonte, Copi reprenant la pose d'un de ses rôles de la pièce Le Frigo, 1983.
Courtesy Lola Mitchell

la maison rouge

président : Antoine de Galbert
directrice : Paula Aisemberg
chargé de la collection :

Arthur Toqué

chargé des expositions : Noël
Le Roux, assisté de Diane Royer
directeur technique :

Laurent Guy, assisté de

Pierre Kurz et Steve Almarines

équipe de montage : Tiphaine

Civade, Frédéric Daugu, Stéphane

Empataz, Jérôme Gallos, Renaud

Hauray, Emmanuelle Lagarde,

Yann Ledoux, Nicolas Magdelaine,

Sélim Mohammedi, Arnaud Piroud,

Mathieu Roualo, Bertrand Tixier

chargée de l'action culturelle

et des éditions : Stéphanie Molinard

assistée de Jacqueline Feldmann

et Camille Martin

chargée de la communication :

Auréli Garzuel,

assistée de Julia Ben Abdallah

assistante administrative :

Stéphanie Dias

accueil : Célestin Fresnay,

Alicia Treminio

relations presse

Claudine Colin communication,

Pénélope Ponchelet

les amis de la maison rouge

présidente :

Véronique Pieyre de Mandiargues

assistée de Camille Maufay

jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche
de 11 h à 19 h

- nocturne le jeudi jusqu'à 21 h

- visite conférence gratuite

le samedi et le dimanche à 16 h

- les espaces sont accessibles
aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 10 €

- tarif réduit : 7 €, 13-18 ans, étudiants,
maison des artistes, plus de 65 ans

- gratuité : moins de 13 ans,
chômeurs, personnes invalides
et leurs accompagnateurs, ICOM,
amis de la maison rouge

- billets en vente à la FNAC
tél. 0892 684 694 (0,34 € ttc/min)
www.fnac.com

- laissez-passer tarif plein : 28 €

- laissez-passer tarif réduit : 19 €
accès gratuit et illimité
aux expositions, accès libre ou tarif
préférentiel pour les événements

Rose Bakery Culture by be-attitude

la maison rouge est membre
du réseau Tram 

textes du petit journal : Guillaume
Désanges et François Piron

graphisme du petit journal
et signalétique de l'exposition :
Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub

impression : L Graphic



la maison rouge
exposition
du 24 février
au 21 mai 2017

fondation antoine de galbert
10 bd de la bastille
75012 paris
lamaisonrouge.org